

compagnie **Aberratio Mentalis**

création

l'espèce humaine

de **Robert Antelme**

Editions Gallimard

mise en scène **Claude Viala**

scénographie, costumes **Loïc Loeiz Hamon**

lumières **Anne Marin**

musique **Christian Roux**

avec

Geoffroy Barbier

Alain Enjary

Hervé Laudière

Un chœur d'hommes qui se fait et se défait, qui incarne la poésie, le cri, la douleur, la générosité, le timbre le plus secret de chacune des voix de ce texte unique. Récit minutieux et lumineux que fit Robert Antelme à sa libération des camps. Témoin de l'inhumanité de l'homme mais aussi de l'indivisibilité de l'espèce humaine

DOSSIER DE PRESSE



Contributions
Théâtre de l'Opéra

C'est une image de Loïc Loeiz Hamon

compagnie **Aberratio Mentalis** : aberratiomentalis@free.fr

06 avril 2006

Les choix de l'Obs

es

a clore
eues.
timable
s grand
opiennes.
tion
use série
(disc),

e popu-
reuve ce
lo du

ndis que
Ex croi-

bert
au,
bosto-
son répertoire à
ur chanteur le
ed, auteur
(la Mèla »),
ix
B. L.
-49-



Either/Orchestra



« L'Espèce humaine »

Loïc Loeiz Hamon

Théâtre

Trois voix pour Robert Antelme

« L'Espèce humaine » de Robert Antelme portée au théâtre ? C'est une première. Le spectacle est à l'égal de l'acuité du regard d'Antelme : d'une vivacité de chaque instant, d'une luminosité même. Le metteur en scène, Claude Viala, a travaillé l'adaptation de ce texte admirable avec Monique Antelme. Autour d'une table, Geoffroy Barbier, Hervé Laudière, Alain Enjary, trois comédiens au jeu calme, se passent, comme dans une équipe de relais, la voix de ces hommes à la fois unis et désunis sous l'œil des kapos.

On a l'impression de les voir se serrer les uns contre les autres, en rang, ou dans la paille. Et on entend un homme regarder son corps l'abandonner, mais rester debout. On est au cœur de sa parole, cette force humaine.

O. Q.

L'Opprimé, jusqu'au 15 avril ; 01-43-40-44-44.



Lyrique

L'HUMANITÉ

27 mars 2006

culture

Entendre la voix de l'Espèce humaine

Mémoire . Il ne faut pas manquer cette adaptation forte d'une partie du texte majeur de Robert Antelme.

En 1944, à vingt-sept ans, le résistant Robert Antelme, qui fut de 1936 à 1947 le mari de Marguerite Duras, est arrêté par la Gestapo et successivement déporté à Fresnes, Buchenwald et Gandersheim. En 1945, il échoue à Dachau où deux amis le retrouvent affaibli à l'extrême et le ramèneront à Paris. Un retour long de deux jours, deux jours où Robert Antelme parle, raconte. En 1947 paraît l'Espèce humaine, texte majeur.

Claude Viala note qu'en « le lisant, elle eut l'impression de l'entendre. Un texte fait pour être dit à voix haute ». S'imposera chez le metteur en scène le besoin de transmettre cette parole. Réciproquement, on songe qu'il y a nécessité à ce que le théâtre nous réunisse autour de ce récit, pour savoir ce qui fut, mais aussi en raison de cette mécanique mise à jour par Robert Antelme : la contestation de l'autre en tant qu'homme. À ce sujet, l'auteur évoque le « mouvement même du mépris [...] tel qu'il règne encore plus ou moins camouflé dans les rapports humains ». [...] Aussi l'Espèce humaine fait-il oeuvre utile car, toutes proportions gardées, ce « je ne veux pas que tu sois » que bourdonnait l'attitude des geôliers (des SS et à leurs ordres des prisonniers, allemands ceux-là, les kapos qui pour vivre « mieux aggravèrent la loi SS ») peut prolonger ses échos dans la sphère du travail. Et surtout dans la misère...

Sur scène, une table, trois chaises, du café et un chœur. Trois hommes transmettant une parole forte, témoignant du camp de Gandersheim - où, auprès d'autres camps « l'horreur ne fut pas gigantesque », dit Antelme -, qui emplit l'espace. Pas de jeu ici, les comédiens sont irrigués d'un respect vrai pour les interrogations limpides d'Antelme sur l'homme. Chacun exprime différemment la stupeur, la peur. Alain Enjary frémit d'une gravité blessée, marquée, lucide. Geoffroy Barbier est doux, comme malgré lui, et Hervé Laudière a la distraction tendre des pudiques. L'un décrit un copain et l'autre l'incarne soudain, fait fuser un ordre en allemand ; ils lisent ou disent le texte, s'en animent. On est de plain-pied avec les prisonniers, puis si Antelme ausculte un fait, une distance s'insinue : le trio se découd, un corps s'isole... Mais toujours tous les regards restent expressifs, à l'affût. D'un piano s'échappent de brefs sons ourlés après que le récit s'est assombri. « Militer ici, c'est lutter raisonnablement contre la mort. » Tout se joue à l'aune de cette phrase. Même si, donc, la mort n'est pas d'emblée à oeuvre dans ce camp, elle reste « le but ultime des nazis ». Par la faim, le froid ignoble et le travail épuisant. Survivre ? Lutter ? En mastiquant lentement, ensemble. En écoutant le copain parler du flan de sa mère. En portant une poutre de concert... S'évader ? Oui. Le temps de « pisser ». Mais ne jamais se représenter la mer avant d'être sûr de sa mort.

L'Espèce humaine : l'incroyable, ce sont ces notions d'indivisibilité, d'unicité que Robert Antelme y débusque. Au-delà des souffrances et du carcan de la violence en marche. Avant d'éclorre tel, le kapo est homme, prisonnier comme ce Russe, ce Français. Et au travail, il y aura ce civil, cet Allemand triste qui, pour signaler son refus du nazisme, dit « langsam » (lentement) aux détenus : « Nous avons un secret avec cet Allemand de l'usine qu'il ne partage avec aucun autre Allemand de l'usine », note Robert Antelme qui déniche l'humanité sous la boue.

28 mars 2006

[Théâtre/](#)

Emouvante « Espèce humaine »

Critique

Ce concerto pour trois voix et un piano illustre le témoignage que Robert Antelme publia peu après son retour de déportation. Robert Antelme, à l'époque époux de Marguerite Duras, fut arrêté, en juin 1944, pour faits de résistance. Déporté successivement à Buchenwald et Dachau, il fut sauvé in extremis par la libération de ce dernier camp et, de retour à Paris, écrivit dans la fièvre « L'Espèce humaine », livre bouleversant, tout à la fois témoignage, analyse lucide du système concentrationnaire et formidable message d'espoir en l'homme.

Soixante ans après, la metteur en scène Claude Viala a entrepris de donner un écho scénique à cet ouvrage et confié à trois comédiens le soin d'en dire les pages les plus marquantes dans le cadre d'une mise en scène austère mais très étudiée, ponctuée de respirations pianistiques et de silences.

L'adaptation est belle, émouvante et fidèle.

Le récit s'ouvre sur l'évocation, presque souriante, de l'installation, aussi pittoresque qu'exceptionnelle, d'un petit commando dans une église transformée en dortoir. Aussi ne prend-on vraiment conscience de la réalité concentrationnaire qu'avec les pages admirables que Robert Antelme consacre à la faim. De cet instant, et sans qu'il soit fait mention d'atrocités, pendaisons ou autres, on suit le parcours, les souffrances et les espoirs des déportés...

[André Lafargue](#)

Le Parisien , mardi 28 mars 2006

Droits de reproduction et de diffusion réservés © **Le Parisien 2005**

28/03/06 6:26 Leparisien.com

Page 1 sur 1 <http://www.leparisien.com/home/imprimer/article.htm?articleid=260933841>

31 mars 2006

L'espèce humaine

Jusqu'au 15/04 au Théâtre de l'Opprimé,
78, rue du Charolais, 75012 Paris
(tél. : 01.43.40.44.44).

L'homme s'interroge : doit-il longuement mastiquer son morceau de pain, l'avaler d'un trait ou en garder un bout pour le lendemain ? De *L'espèce humaine*, le livre emblématique de Robert Antelme racontant son séjour au camp de concentration de Dachau, la metteuse en scène Claude Viala en a extrait, non sans mal, divers chapitres pour composer un spectacle d'une rare intensité dramatique : mettre en bouche de trois comédiens ces mots forts sur la dignité humaine au cœur même de l'inhumanité la plus absolue et radicale. Rien que le texte, sans pathos superflu, ni effets scéniques, pour donner chair

à ces paroles qui chantent l'homme avec une extrême puissance en dépit des coups et des poux, de la merde et du froid, de la faim et de la fin qui s'inscrivent au quotidien dans les corps décharnés. Un jeu épuré de Geoffroy Barbier, Alain Enjary et Hervé Lau dière, trois voix pour ne pas oublier et nous inviter à crier à notre tour notre soif d'humanité. Superbe, à ne pas manquer. ■ Y. L.



Théâtre

A NOUS PARIS

10 avril 2006

SÉVICES COMPRIS!

"L'ESPÈCE HUMAINE"

A priori, la déportation, ça ne fait pas frémir d'aise. Mais très vite, une évidence s'impose: il faut écouter cette parole ardente, celle d'un homme qui a survécu pour témoigner. Agé de 25 ans, Robert Antelme combat dans la résistance en 1943. S'ensuit Fresnes, Buchenwald, Gandersheim, puis Dachau. Lors de son retour vers Paris, il raconte, jour et nuit durant quarante-huit heures! Deux ans plus tard, il publie *L'espèce humaine*. C'est cette urgence à dire, cette voix arrachée à la mort programmée que Claude Viala a voulu entendre s'incarner. Notre résistant relate sa déportation à Gandersheim et ouvre le champ de l'indicible. Ce rescapé réveille sa mémoire effarée:



Photo Loïc Loeiz-Hamon

humiliations, faim, froid, vermine, travail.. Un univers où *"la mort est formidablement entraînée dans le circuit de la vie quotidienne"*. Pudique mais implacable, ce livre unique ne se limite pas à une littérature de témoignage: il éclaire aussi sur cette mécanique du mépris et du déni de l'autre dont l'objectif est l'anéantissement. Loin de tout sensationnalisme, Claude Viala a monté sa pièce sans décor ou presque. Elle a

raison: scénographie (Loïc Loeiz Hamon), musique (Christian Roux), lumières (Anne Marin) ne

s'attardent pas à la représentation impossible des camps. Quelques signes suffisent pour enregistrer ce lent processus de décomposition et d'isolement: des couvertures pliées, une cafetière qui glougloute, une grappe humaine qui se fait et se défait sous la peur... dans une simple salle de répétition.

A la fois récitants et personnages, Geoffroy Barbier, Alain Enjary et Hervé Audière croisent leurs voix, décrivant avec une circonspection d'expert ces hommes niés dans leur humanité. Surviennent alors des témoignages plus éloquents que des flots d'images atroces! Le spectacle tape juste malgré l'absence de spectaculaire. Un morceau de théâtre brut.

Myriem Hajoui

La Terrasse

Avril 2006

L'Espèce humaine

Dans une proximité digne et sobre avec le public, Claude Viala parvient à faire entendre la voix du résistant Robert Antelme.

Arrêté et déporté en juin 1944, le résistant Robert Antelme publie *L'Espèce humaine* deux ans après son retour des camps. Un livre finalement paradoxal puisqu'il décrit l'inhumanité quotidienne du système concentrationnaire, où chaque homme n'est qu'un mort prévu, « *de la matière à SS* », et en même temps s'agrippe méticuleusement à tout ce qui reste d'humain chez les hommes qu'il rencontre. Il désigne du doigt la cruauté, son implacable mise en oeuvre, et s'attache à montrer à la fois la suprématie sans vergogne et la défaite inéluctable du système. « *Ce n'est pas parce que les SS ont décidé que nous n'étions pas des hommes que les arbres se sont desséchés et qu'ils sont morts* ». Niée, la vie a persisté aussi chez les hommes, en des conditions extrêmes, qui impliquent simplement de retarder l'instant de la mort. Et si cette survie consiste à tenter de répondre aux besoins du corps, l'écriture montre que l'homme subsiste, irréductible, conscient d'une proximité avec tous ses semblables, s'interrogeant sans relâche sur ces semblables devenus des bourreaux sans pitié. Les codétenus sont « *des copains* ». En dépit de la mort programmée, les mots ici se lisent donc comme résistance à la barbarie toute-puissante, planifiée et ordonnée. C'est un avertissement, devant être entendu par notre espèce. La scène ressemble à un lieu de répétition, sans décor apprêté. Comme si la transmission de cette parole devait se passer des artifices du théâtre pour se nicher dans l'intimité tranquille d'un lieu dépossédé des pouvoirs de la scène, investi seulement de ces mots à écouter, dits par des hommes.

Des familiers de notre espèce.

Ces hommes sont des familiers de notre espèce, semblables au public, à la fois caractérisés par une uniformité sans relief et leur unicité d'être humain. Des familiers aussi de la mort de là-bas, qui parlent calmement, sans exacerber le propos, presque humblement. Une table à tréteaux, des chaises pliantes, le texte étalé devant eux - Geoffroy Barbier, Alain Enjary et Hervé Audière -, la machine à café : tout concourt à installer la relation avec le public dans une proximité artisanale, toute simple. Tour à tour les acteurs évoquent la routine du camp ou incarnent au présent un personnage. Le texte, divisé en trois parties, *Gandersheim* (camp de cinq cents hommes), *La Route* et *La Fin*, a subi de nombreuses coupes, mais la pièce parvient cependant à transmettre le récit d'une expérience inimaginable. La voix de l'auteur, ex-détenu laminé par le pouvoir nazi, revendique son appartenance à l'espèce humaine. Parmi la littérature sur les camps, qui recèle des oeuvres essentielles et exceptionnelles comme celles de Primo Lévi ou Imre Kertész, juifs survivants, celle de Robert Antelme, jamais montée au théâtre, est une voix à écouter, que l'incarnation sur scène n'altère pas. Evitant les effets et la tentation bien naturelle de l'émotion, laissant le récit s'exprimer sans surajouter psychologie ou pathos, la pièce mise en scène par Claude Viala invite à réfléchir sur les dérives barbares de l'espèce humaine, et aussi sur ses limites et son irréductibilité. Une leçon qu'il n'est jamais inutile de se remettre en mémoire, tant les mécaniques du mépris et du déni de l'autre font ça et là surface, avec violence.

En trois mots

L'espèce humaine de Robert Antelme

C'est une première mondiale. La **Compagnie Aberratio Mentalis** joue le livre essentiel de Robert Antelme : *L'espèce humaine*. Elle joue l'espèce humaine, elle joue donc l'humanité même, dans le cadre modeste et infini qu'est la pièce nue du **Théâtre de l'Opprimé**.

C'est donc la première fois ; ce fut, c'était, c'est et ce sera toujours la première et la dernière fois. Comment présenter, représenter le témoignage ? Comment représenter l'irreprésentable, ce qui n'a pas de nom, la douleur et l'accablement de ceux à qui les nazis ont voulu voler leur identité d'homme, à force de travail, de faim, de saleté, de mépris et de privations ? **Claude Viala** met en scène les mots graves, résignés, lourds, révoltés, les mots vitaux, les mots de mort de Robert Antelme. Plus de deux heures de spectacle qui plonge le spectateur dans la mort de Robert Antelme et de ses camarades. Ils ne sont pas trop de trois acteurs, trois hommes pour se partager les voix des copains morts et de ceux qui ont survécu, pour faire résonner les palabres aberrantes des SS, les dires incompréhensibles des Kapos, et de toute cette hiérarchie limite, limitée au camp, prisonnière du camp pour l'éternité. Gandersheim, la faim, Gandersheim, les poux, Gandersheim, l'insupportable.

Geoffroy Barbier, Alain Enjary et Hervé Laudière jouent sobrement autour d'une table cette comédie inhumaine d'une espèce qu'on n'a pas réussi à faire muter. Ils portent jusqu'à l'extinction de voix le témoignage et le style parlé et silencieux, le style si personnel, si frappant du résistant qui a survécu et qui témoigne pour eux, pour nous : Robert Antelme. En deux heures ils portent l'insupportable, ils disent la première partie du texte de Robert Antelme : *l'Espèce humaine*.

Gandersheim, Buchenwald, nous y avons tous laissé une partie de notre humanité, même si nous ne le savions pas, ou avons feint de l'ignorer en entrant dans la salle de théâtre. Ou si nous avons voulu l'oublier auparavant en refermant le livre d'Antelme que nous avons lu seul et en silence, il y a longtemps. Porté sur scène, il raisonne, il crie dans le calme de l'effroi. Plongé dans l'univers de Gandersheim, on oublie presque les acteurs, le jeu, et cette mise en scène sobre qui ressemble à une réunion amère de camarades survivants. Il ne reste que le texte, les mots d'Antelme, sa voix qui nous prend à la gorge : la voix nous somme de nous souvenir que nous sommes humains. C'est nécessaire et insupportable. C'est une litanie et notre héritage d'hommes : la voix d'Antelme.

Rappelons-nous que nous sommes des hommes, puisque eux tous sont restés humains, dans la crasse et la faim, dans les humiliations et les privations, mort-vivants avant d'être cendres : *« Le règne de l'homme, agissant ou signifiant, ne cesse pas. Les SS ne peuvent pas muter notre espèce. Ils sont eux-mêmes enfermés dans la même espèce et dans la même histoire. Il ne faut pas que tu sois : une machine énorme a été montée sur cette dérisoire volonté de con. Ils ont brûlé des hommes et il y a des tonnes de cendres, ils peuvent peser par tonnes cette matière neutre. Il ne faut pas que tu sois, mais ils ne peuvent pas décider, à la place de celui qui sera cendre tout à l'heure qu'il n'est pas. Ils doivent tenir compte de nous tant que nous vivons, et il dépend encore de nous, de notre acharnement à être, qu'au moment où ils viendront de nous faire mourir ils aient la certitude d'avoir été entièrement volés. Ils ne peuvent pas non plus enrayer l'histoire qui doit faire plus féconder ces cendres sèches que le gras squelette du lagerführer »*

Et

Radio J

Ne manquez pas *L'espèce humaine* de Robert Antelme mis pour la première fois en scène au Théâtre de l'Opprimé. C'est un moment exceptionnel!

Hélène Kuttner, 23 mars.

Radio Notre-Dame

Il faut aller découvrir cette belle création signée Claude Viala qui a le privilège inouï d'adapter le livre de Robert Antelme. Pari réussi, tout est fort, on ne décroche pas de ce récit porté par un chœur à trois voix.

Paul de Cineti, 10 mars

Radio Libertaire

C'est gonflé, pas de concession au spectaculaire et ça marche! On est suspendu à cette parole partagée.

Jehan, 13 mars

Anne Ubersfeld

C'est un spectacle exceptionnel, un travail rare dans le paysage théâtrale.

...